Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 3

Artikel: M. Grévy, chez lui
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-189103

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-quatrième année. N° 3 Samedi 16 Janvier 1886.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . . . 4 fr. 50
six mois. . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
du Canton 15 c. } la ligne ou
de la Suisse 20 c. } son espace.
de l'Etranger 25 c. }

M. Grévy, chez lui.

De nombreux journaux ont publié quelques détails biographiques sur M. Grévy, à l'occasion de sa réélection à la présidence de la République française. Les moins connus et les plus curieux sont les suivants, donnés par le journal le *Matin :*

La matinée. — Les appartements particuliers de M. Grévy occupent tout le premier étage de l'Elysée. Sa chambre est une pièce magnifique, éclairée par cinq fenêtres et entièrement tendue de damas bleu.

Le mobilier, style Louis XVI, se compose d'un grand lit encastré entre deux colonnes cannelées, d'un canapé, de quelques fauteuils et d'un bureau placé dans le milieu de la pièce. C'est devant ce bureau que tous les matins, vers 9 heures, M. Grévy s'installe pour dépouiller sa correspondance particulière, lire les dépêches et parcourir les journaux.

A dix heures, M. Grévy descend dans le grand cabinet du rez-de-chaussée, et les audiences commencent immédiatement. De dix heures à midi, défilent dans ce cabinet, indépendamment de tous ceux qui ont obtenu des audiences, des ministres, des sénateurs, des députés, des officiers généraux et des hauts fonctionnaires.

La légende du canard. — A midi, l'audience terminée, M. Jules Grévy se rend dans les appartements de Mme Grévy, et quand l'heure lui laisse quelque liberté, il consacre ses instants à sa petite-fille, Marguerite Wilson. Il visite avec l'enfant les poules, les paons qui se trouvent dans le jardin de l'Elysée, et c'est parce qu'un jour on l'a vu, tenant l'enfant dans ses bras et jetant des miettes de pain aux canards qui nagent dans le bassin, qu'est née une légende stupide, représentant M. Grévy toujours suivi de son canard.

La salle à manger. — Les appartements de Mme Grévy touchent à la chambre du président. Ils sont desservis par un vaste couloir qui les fait communiquer à la salle de billard et à une suite de trois salons qui précèdent la salle à manger.

Dans le dernier salon se groupent chaque jour quelques intimes qui s'invitent à déjeuner. C'est le meilleur moyen de voir M. Grévy; et c'est toujours lui faire un grand plaisir que de s'asseoir sans cérémonie à sa table, qui est admirablement servie.

Dans ce salon, on peut rencontrer MM. Didier, Lenoël, Etienne Arago, Bonnat, Turquet, Bernard-Lavergne, Carolus Duran, l'architecte Bonne, qui dirige les travaux de l'hôtel que M. Grévy se fait construire au Trocadéro, et autres.

Ils viennent sans prévenir, et le président ne sait qu'ils sont ses hôtes que lorsqu'il leur serre la main en se rendant à la salle à manger.

M. Grévy a conservé malgré lui les habitudes primitives de la campagne. Pour lui, le déjeuner de midi est toujours le repas principal et il y justifie sa réputation de belle fourchette et de bon estomac.

Après le déjeuner, qui dure une heure et demie, on passe dans le salon, où le café est servi et le cigare autorisé. Les amis arrivent, parmi lesquels Alexandre Dumas, et on cause, on discute politique, littérature, beaux-arts, musique, etc. Dans ces entretiens, la mémoire prodigieuse de M. Grévy lui est d'un grand secours et fait l'étonnement de ses interlocuteurs. Vers deux heures, il s'installe devant son échiquier. Ses partenaires sont ordinairement M. de Freycinet, M. Sarlin ou M. Clerc. Le président est d'une force très remarquable aux échecs, et il est rare de lui voir perdre une partie.

Le billard. — Malgré tout ce qu'on a dit à ce sujet, M. Grévy n'est pas de première force au billard et n'a point pour ce jeu la passion qu'on lui prête.

Le reste de la journée. — A 4 heures, après une promenade au bois de Boulogne, le président rentre chez lui, prend connaissance des décrets présentés à sa signature, lit les journaux jusqu'au soir. — Le dîner, qui a lieu à 7 heures, est le repas intime par excellence. Personne n'y est invité, sauf M. de Freycinet, qui a son couvert mis au moins une fois par semaine.

Le soir, le président mange peu ; aussi reste-t-il peu de temps à table. Vers huit heures, il passe au salon, où il fait quelquefois une partie d'échecs avec M. Wilson. Le plus souvent, il rentre chez lui et travaille jusqu'à minuit.

On sait que les habitudes d'économie de M. Grévy, qu'on exagère sans doute, sont restées proverbiales et donnent lieu à maintes élucubrations de la part des chroniqueurs parisiens ; témoin ces couplets de l'autre jour :

Au jour de l'an, c'est l'usage,
Les amis et les voisins
Vont dévaster l'étalage
De tous les grands magasins.

Chez les libraires en vogue,
Aisément vous les verrez
Epuisir le catalogue
Des volumes illustrés.

Le confiseur les invite :
Ils entrent à pas pressés
Et commandent au plus vite
Les sacs de marrons glacés.

Puis, continuant leur course
De prodigues et de fous,
Ils s'en vont vider leur bourse
Chez les marchands de joujoux.

Mais, dans cette foule immense,
Qui se ruine à l'envi,
Nul ne peut dire, je pense,
Qu'il a vu monsieur Grévy.

Philippe Griset

DIT BATAILLE

ou 5 jours à Lausanne pendant le Nouvel-An.

II

Lorsque ces dames virent qu'elles approchaient de Lausanne, elles réparèrent quelque peu leur toilette. La plus jeune se leva, rejeta sa voilette en arrière, crocha sa mantille et laissa voir distinctement son charmant visage, tout en faisant ressortir les formes gracieuses de sa taille souple et élancée.

— Quelle jolie femme ! se dit en lui-même Griset, quelle belle plante !... Voilà ce qu'il me faudrait !

Remarquons que toute l'ambition de ce garçon, qui avait essuyé maint refus de la part des filles de son village, comme nous l'avons déjà dit, était d'épouser une personne de la ville, qui surpassât en manières, en toilette, en agréments physiques, toutes ces petites orgueilleuses qui l'avaient dédaigné.

Mais, hélas ! les mœurs de Griset, son langage, ses habitudes ne contribuaient guère à lui attirer une telle personne.

N'importe, il s'abusait étrangement sur ses attraits personnels, et pensait, en outre, que la fortune rondelette de ses parents applanirait bien des obstacles. Ces idées lui donnèrent tout à coup une envie irrésistible d'échanger quelques paroles avec ses compagnes de voyage, qu'il n'avait considérées jusque-là que d'un œil indifférent, tant il était préoccupé de son escapade. Il se mordait du reste les doigts de n'avoir pas été plus aimable avec elles, et cherchait à tout réparer par ses prévenances, à l'arrivée en gare.

— Pardon, mademoiselle, je vous porterai ce paquiet, puisqu'on va du même côté, dit-il en saisissant la couverture de voyage que la jeune fille avait à côté d'elle.

— Merci beaucoup, monsieur, ce n'est pas lourd, je la porterai bien. Nous n'allons du reste pas très loin.

Ces dames se rendaient à une conférence religieuse au Musée industriel.

— Mais puisque je suis là... d'ailleurs ça me fait plaisir de porter votre couverte.

Puis, hasardant une galanterie, il ajouta:

— Il faut toujours aider les jolies dames ; c'est bien naturet.... Nous voilà dans l'hiver à fond, mademoiselle.

— En effet.

— Je vous promets que si le ciel est clai ce soir, ça va serrer fort, ça craque déja sous les souliers.

Arrivé en face d'un café de Chauderon, Philippe s'arrête, essaye un sourire captivant et dit : « Sans compliment, mesdames, si je vous offrais là quelque chose de chaud,... vite, sur le pouce.

— Vous êtes bien bon, monsieur, mais nous n'avons pas une minute à perdre, dit la plus âgée.

Griset, tenant toujours la couverture, insistait:

—Ces dames ne sont pas tant pressées... y a rien qui brûle. Vite un petit verre d'anisette, ou de parfait-amour, si vous voulez, pour qu'il soit dit de prendre quelque chose ensemble... C'est sans conséquence. Allons, vite... sur le pouce !...

— Merci encore une fois, monsieur. S'il vous plaît, ne nous retardez pas davantage.

Le ton sur lequel ces dernières paroles furent prononcées lui firent assez comprendre qu'il n'avait plus qu'à battre en retraite pour le moment.

— Eh ! bien, mesdames, c'est donc à la revoyance. Bonne conservation..... A une autre fois. Le cafetier, qui connaissait Griset, vint au-devant de lui :

— Vous étiez en bien jolie compagnie, lui dit-il.

— Taisez-vous, il y a là un petit morceau de femme comme j'en voudrais une..... Allez voir chercher un demi-litre. Oui, je ne le cache pas, j'aimerais une femme comme ça. Elle a bonne façon !... Et puis, il faut voir cette taille ; c'est du cambré au tout fin. Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble qu'elle doit avoir un joli nom... Ce n'est pas Sophie, Suzon, ni Nanette, ce doit être quelque chose comme Elisa, oui, Elisa ! pas vrai ?

Dites-donc, reprit-il, en frappant du plat de la main sur les genoux du marchand de vin... avoir une petite femme comme ça... quelle chance, hein ?...

Je sais bien que c'est une demoiselle et que je ne suis qu'un paysan, mais, il y a encore du pain à la maison. Elle n'y serait pas malheureuse. Y a point de gros ouvrages à faire ; la servante fait tout par la cuisine, relave, balaye, porte à manger aux cochons ; voyons, est-ce qu'elle serait tant malheureuse, dites ?

— Fichtre non !

— Naturellement, on serait d'obligé d'être genti, serviable ; faudrait pas ça brusquer, d'aboo ! Ça n'est pas robuste comme nous autres. Eh ! si vous voyiez ses mains ; c'est-à-dire, je ne les ai pas vues ; elle avait des gants ; mais, tout de même, quelles jolies menottes.

En tous cas, elle vaut mieux que ces péqueuses de par chez nous. J'en ai encore rencontré une ce matin en venant au train, qu'on aurait dit une princesse... Peuh ! ça a bien de quoi !... Son père qui n'a pas seulement pu me donner un à-compte sur la vache que je lui ai vendue.

Mais, pour en revenir à nos dames, fit Griset en hochant la tête du côté où elles s'étaient dirigées, j'aimerais bien les connaître.